

MOHAMED KARIM ASSOUANE

Haro

ESPRIT

1988

« Pour moi, je ne suis poète que parce que je suis solidaire des opprimés, tributaire des hommes qui peinent et qui espèrent, de ces hommes qui ont tout éprouvé et qui n'ont rien à perdre que leurs chaînes.

Je ne me sépare pas u monde où je vis. J'essaie de savoir que je suis et, le sachant, qui sont les autres. J'essaie de connaître autrui et, le sachant, qui je suis.

Ma voix est vainement commune. La vérité des poètes est comme la vérité philosophique. Elle s'impose par les faits, par la vie, par la raison sans compromis, par la raison ardente. Elle est le chant sans défaillance, la flamme qui ne veut pas s'éteindre.

N'en déplaise aux contempteurs de la vie : elle est utilitaire. Elle sert, elle est la pensée qui se veut objet domestique. »

Paul Eluard, *Ce que l'Amérique doit entendre.*

13/11/1986

Péril de demain à travers des chaînes d'humains sacrifiés pour un genre nouvellement empoignée.

Le Justicier promène les rues avec ses mains dans un gant rouge en peau de chien. Esclave du peuple ! Emporte tes papiers et envoi les, par la poste pour tous les citoyens positifs près à te rejoindre. Femme en sa rougeur étalée dans les âmes, fleurs du sable étendues sur les corps. Elle m'embrassa d'un long baiser, chaud, très chaud au point d'avoir une couleur bleue sur le

corps libéré d'Elle de sa morsure. Femme en sa grandeur, habillée d'un noir enveloppant le grand désert, ton royaume, ta république. Elle pleura sur mon corps torturé, elle m'embrassa sur mon front unifié au lit d'hôpital. Elle m'en lassa et m'emmena dans la rue pour ne pas mourir seul. Lynda amoureuse de ta petite bourgeoisie, tu t'introduis dans ma cache la nuit et le Soleil est absent. Lynda livre-moi ton regard bleu et tu seras imitée

Dis-moi soleil jaune pourquoi pleurs tu en me voyant, tes larmes me réchauffent, l'âme se perd dans la lumière. Soleil, demande au sable qu'il sèche mes laves de rosés, je ne pleure pas... je suis en colère... moi ta colère est la nôtre, ne pleure plus au secret, à l'ombre des nuages gris montre tes yeux noirs profond.

Soleil, je vous tends mes mains unis, venez vers moi nous serons tous des soleils. (R) ose est ma (C)roix parvenu à elle la (R) ose m'ouvre le cœur introduit la (C)roix qui prend feu à la descente sur terre (C)roix d'Ahal(1) et (C) roi d'M'doukal.(2) Bordj-Omar Driss, rue de Djurdjura... Adhab, Abdennour, Boukhari, et Bellil(3) et sans exception, tous les bordjistes(4) du pays et de notre soleil. Acropole du delta lumineux illumine notre corps *pentagrammique*. (A) cropolis, (R) osa, (K) reutz vers nos propres sonnets, nomades d'Agar et des Ergs blessés, soyez les Angkor du renouveau. Notre univers se rétrécit de haine et d'égoïsme. Notre univers doit s'élargir d'amour et de solidarité. Notre univers deviendra juste sentence. Désert blanc d'Amour

et des idéaux à cheval, désert des grands retours
de mouvements et des rêves d'or.

Torture et sec le corps, chanter le choral du
cheval vieillit à la crinière toute blanche.
Quartier libre, pas de PAF, ni de Pouf ! Libre
d'aller où vous voulez. Quartier libéré, pas de
sardine moisit, ni de carabines. Libre de dire ce
que vous voulez sauf, en quartier libre...PFLN.

Ventre creux, label en L, les 16.4 envahissent la
cité, ils s'émasculent sur les hauteurs pour nous
regarder nu, dans nos bains *désavonnés*. Ils
adorent cela : puisqu'ils ont le SIDA à offrir à la
place des armes. Femme du ménage anéantit,
fait toi un plaisir en flac et petit suisse. Femme
des tentatives anéantit aussi, tu ne peux céder
rien que ton corps à vendre.

Appel du grand désert de Gobi, traître
innommable du haut de ton siège décent et nous
t'enfilerons nos douleurs, doigts en forme de
mort, celui qui m'étonna au dernier geste, il
survit ailleurs au cœur du continent incolore. Il
est mort celui qui me rangea l'amour dans son
village, ville – âge. Le Ciel est mort. Vers-toi
j'accours ! Donne, O matière, l'oubli de l'Idéal
cruel et du Péché. A ce martyr qui vient partager
la litière où le bétail, heureux des hommes, est
couché. Ces vers de l'Azur m'envole vers les
cygnes du revers des nuages blancs, blancs
dossiers, nuages surfaces à l'envers des pupilles.
Ces vers de la cassure, me glissent vers les
taupes du revers des roches grises. Grise est la
colère, couleur des colporteurs rouges.

Sourire dans ma prison... Atif, je t'embrasse,
c'est juste pour te dire que tu ne dois pas quitter

la Kosovo, je souhaite que tu regagnes les camarades des cafés en couloir, ils ont besoin de toi, de moi, de nous tous... c'est toi mon grand sourire en prison à ciel ouvert. Tu m'as croisé dans la rue et je t'ai répondu des yeux qu'il va bien... mon cœur, puisqu'il ne bat plus, il vole ailleurs, m'ont-ils dit.

J'ai vu Jean-Pierre à Paris, il m'a raconté sa trouvaille, un quartier algérien, plein de tunisiens armés et des marocains qui distribués des tracts. Je lui ai dit que ce quartier ce nomme : Révolution Maghrébine.

Fait attention à tes écrits, il n'y a personne qui puisse les publier, sauf un, mais il est en prison... j'ai dit tant mieux, il pourra le graver sur le cadavre de ses geôliers.

Sa femme est en Suisse, ses enfants en Belgique, ses richesses dans les coffres allemand, ses costumes en France, lui.. et dans un avion. Le VIP est en fuite, il a été destitué de ses fonctions de Président et de Chef de la kabbale.

J'ai rêvé d'un étudiant cost – eau qui m'inonde avec son lait. J'ai envie de cela. Je le reste encore, tu veux qu'on le fasse ! viens, mes parents sont en voyage, me disait la fille adoptive du VIP. Non merci, je dois terminer mon po – aime.

La mégère me répliqua alors, « *marche pas sur mes souliers, ils viennent de de chez André, marcha pas sur mes pas, ils sont d'outre-pays, marche pas derrière moi, ta silhouette me fait de l'ombre, marche pas dans mon quartier, ta présence nous perturbes, troubleur !* ».

Allume le feu, le très beau feu pour que je te réchauffe, pour éteindre le froid de ma misère en toi. Allume et n'ai pas peur, allume... demain Dalila dormira dans mon feu oriental au pays du soleil rouge.

J'ai appris, avec tristesse, que cheik Badreddine,(5) a été crucifié et qu'il a été trahi par ses proches de combat. J'ai appris par la suite, que les traîtres ont été lynchés par les enfants du peuple libre, sur les champs de blé devant où des jeunes filles étaient assises, déferlant leur chevelure sur la terre rouge. Jaloux de les voir, le soleil lança ses rayons meurtris et tua une des déesses. Les autres, l'avaient prise avec honneur, les larmes inondèrent les gerbes de blés en feu, les paysans les virent, ils se précipitèrent sur le soleil et le blessèrent aux joues. Depuis, le soleil avait appris de ce tenir tranquille lorsque la moisson arrive.

Devant son corps, je reste ébloui : elle me demanda de lui porter des caresses sous le voile de sa peau, mes mains pénétraient dans ses marées d'Amour. Elle confia son secret à son amie qui venait me le révéler : elle était recherchée pour activité nocturne et détention de documents illisible.

La Kahina et Farés se marièrent enfin, après des années de luttes. Kahina était stérile, Farés était viril, ils ne cessèrent jamais de féconder la terre Mère.

Lorsqu'Iferman (6) prenait son café, face à la ville, il crache à droite et chique à gauche : à sa droite on le surveille, à sa gauche il donne le

signe au camarade. L'ambassade d'Israël saute en morceaux. Iferman voyait aux travers d'un bus. Kahina aime exhiber son corps, ceux qui fument aiment bien sa ligne. En descendant, elle jette une grenade 30 soldats israéliens rêvent toujours d'elle, à l'hôpital militaire.

Un café, une cigarette, une cigogne, une Circé, une cicatrice sur le cœur.

Berbères prirent le chemin de l'exil antérieur, rencontrèrent les temps de l'action, sauf le passé simpliste qui remonta le fleuve pour une cueillette d'épines.

Feu crève feu, rayonne tranquillement sur nos âmes en flammes, apporte la blancheur rêvée de la déesse Lynda la flamme.

La parole devant la fenêtre du monde entre ouverte est divine. La parole détient juste ce qu'il faut comme vérités, pour nous rendre le sourire tant souhaité.

Label pour un liminaire.

Sur le Rocher du lion, le vent coupa la mer en deux, des rochers et des lions sur la côte. Les rochers finissent d'être des grains de sables, les lions s'enterrent à Zaghouane (7). Sur le front de mer, goutte à goutte, les navires dilués dans le sable nos tristes regards et malfaisant, le rocher du Lion n'était plus là. A la plage juive, le temps des cabanes en vagues s'enlisaient pour former des corps immobile et froids. Ahmed Er-Rouchi, tel le rocher du Lion, le jour immobile, la nuit agile comme du feu. Le port, l'eau et les sacs, tout cela font un docker avec toute chose, Ahmed

le docker, Ahmed el-hammal, c'est Ahmed l'épopée.

A l'horizon, il méditait cette forme qui vient de loin, qui le poursuit chaque fois qu'il l'a regardé, cette formule qui chante les cantiques montagnoux, transformés que les hommes d'autres âges nommés l'Égyptienne.

Il a reçu la visite d'Augustus accompagné d'Iferman. Ils lui demandèrent de prier avec eux pour le salut de la Numidie Nouvelle. Il les a reçus le jour où il visita le musée.

Ahmed la bienfaisance tout comme la cité du soleil, de la mer, du libre horizon. Cité où il se promène, son Amour à ses rivages et le chant associé des vagues à son poème. Cité Azur, balançant les corps bronzés des caresses secrètes et harmoniques.

En 1917, Ahmed changea de sang, globules rouges contre globules blanches qui envahirent les veines des hommes de l'acier et les globules blanches se noyèrent dans la Neva.

1987, Ahmed Er-Rouchi demeura à la cité de l'Acier qui habilla les corps en bleu et les âmes en rouge.

Aux côtés de Sainte-Salsa, Ahmed prit les armes contre les Aliens, et célébrèrent les messes, à leur manière en déferlant les pauvres sur la cité du Diable.

Au 23 du mois du labourage en an 86, le beau jour se leva avec les amis aux mains levées, amis des défis, malgré la peur qui n'ose franchir les barricades. Bonjour le bonjour et que le nouveau jour se lève enfin.

Bonjour à vous courage fraternel du nouveau soleil bien rougeâtre, bien Ahmed vous aimez lorsque vous vous mettez en grand cercle, les cœurs joints les uns aux autres, les uns dans les autres, combien il vous aime lorsque vous aviez défendu la pudeur au-delà de neuf-heure du soir, combien il vous aime vous qui avait été arrêtés par de rétractables *zoubirs*.

Du haut de la caserne, plus haut que ces verdure étoilées, Ahmed Er-Rouchi entend le caroubier lancer ses vents sur le front de notre corps, il frêle un peu, il baisse la main en noir et s'enracine dans les sables de notre seul grand Nord.

Ahmed Saint-Donat, du haut de son siège, il appelle à la paix, il dénonce l'exil du corps et du désert de l'histoire, il garde le radius droit face à la Lumière.

Voix de nos ruelles

Le ciel chante des louanges en ta faveur petite noce, le vent refrain, la raison rythmique en ton âme, petit fruit d'amour.

Innocence du feu juvénile brisant les verres de la solitude miroitante, en déplore de ne voir les siècles arrivés pour en juger les semences.

Radia reste elle-même un iris de quinze pétales blanchis par les regards caressant leur peau.

- J'aime bien que mon futur mari soit d'un large esprit et bien compréhensif. Comme ça, je vivrai heureuse avec lui.

Ou alors

- J'ai connu un garçon mais ça n'a pas duré, il était plus âgé que moi et moi j'avais quinze ans...

Le ciel chante des louanges en ta faveur petite
noce, le vent refrain, la raison rythmique en ton
âme, petit fruit d'amour.

Regarde, le coucher du Soleil rouge depuis le bus
à la rentrée, regarde il te ressemble sur tous les
hommes de cette terre... je peux toucher le Soleil
rouge de mes mains et le sentir de mes baisers.

Peu importe ton nom, tu es notre Soleil malgré
ce qu'on puisse dire de toi reste l'emblème, soit
la lumière.

Le ciel chante de cantiques d'autre temps petit
noce du vent refrain, la raison rythmique en ton
âme, petit fruit est ton corps d'amour.

Ton regard bleu chavire les vagues des bateaux
ivres du soleil au point de faire silencieuse
mystérieuse, tu es la mer au secret immanent.

Lylia comme de douleurs sont marqués sur ton
corps combien de gestes laissent de traces sur
une peau blanchit à la brume du soir. Lylia de
L'Iliade d'un corps dérangé poursuivit dans le
sombre chemin, tu regardes la querelle éternelle
des Modernes et de leurs Anciens.

Lylia...aboutissement au corps déchiré,
amoureux mais espéré.

Regarde les nuages qui bousculent dans les
grands Boule de vars ! Peut-être je n'en sais trop.
Je sais qu'il y a boulevards et Boulevards ce n'est
jamais la même chose.. Ces nuages en formes
humaines bousculent mais frappent aussi.. Sur
les passants.. Les vieux.. Les enfants.. Sur les
nourrissants aussi.. Des nuages sortis tout droit
de la caserne.

Pleur Radia, pleur Lylia, pleuraient mes sœurs de lait, sœurs de sang, ce jour où les cœurs devinrent de roc.

ET-TAROUS

Un chien dans une vie de chien qui erre comme un chien de poubelle en poubelle et de porte en porte, une retrouvaille n'est-ce pas...mais rien de merveilleux : des chiens qui existent depuis 1962, ils y resteront jusqu'à la levée du Nouveau jour, dans un rôle principal, que « mimiche », un mini chien, qui devant un policier ne fait que goutte.

Chouf le regard criblé de ballets de feu sur des corps juvéniles tournoyant en quête de lieux lunaire pour passer le reste de leur vie au Chouf du regard à l'est croisé d'illusions fétiche en mordant les veines à la recherche d'un gout médiéval tant chanté en chœur afin de passer le restant de leur vie, sur le Chouf au regard du sud croissant d'opium et de blasphèmes en marche pour un village au milieu du triangle Jezzine – Chouf – Beyrouth face à un Harmel tête d'arc, ce bateau ivre de flots d'une mère bleue en larmes bien féconde en puits aux germes de son corps du nord au sud.

Vierges tranchantes et dansantes dans une gerbe d'œillets blanches.

Turbans ! Turbans ! Je vous parle. Vous qui êtes sourd de naissance et d'absence, turbans au banc des accusés pour un éternel retour du seigneur pour qu'il vous pisse dessus après l'avoir réveillé de son sommeil céleste.

Apporter vos sacrifices de rituels au nom de ce que vous voulez. J'apporterai au nom de celle que j'aime regarder sur le brulant Chouf.

Turbans ! Turbans ! Lisez ma traduction de feu.

Le pendu.

Large regard grand geste, énorme mouvement sur sa peau houleuse, il fixa Ahmed Er-Rouchi dans un froid bleu, les veines à sec, je ne peux en dire autant je tremble devant son être humble, large cadavre dansant en haut de l'épée.

Antilopes de la nuit. Un corps de flamme jonché un balcon entre ciel et terre où il n'en reste plus rien à admirer, les antilopes sont passés par là au nom du Seigneur tout endormi, un corps de femmes éclaire la ruelle de tombeau, l'eau qui coule de sa bouche est mon sang.

Courir encore vers les portes désertes ne pas reconnaître les ruelles de notre jeunesse enterrée sous les flammes du Chouf, l'Enfer nous guette, nous regarde pour un ultime appel de nous rendre à lui, il nous offre l'éternelle souffrance.

Courir encore de pierre en pierre, de fleur en fleur, de cœur en cœur, ton image ultime absence pour ses lieux de ma vie au quotidien grisâtre.

Courir te courir enfin dans l'espoir de l'avoir et de vous avoir à notre côté dans la course au Soleil prisonnier entre les cèdres.

Montagne ! Montagne ! S'écrit mon frère de la grande plage, un ruisseau, où l'eau a fini ses jours en mer, se remplit de jour en jour de cadavres, d'obus et d'étuis de balles en l'air, un

quartier désert rappel un désert fertile d'une presque île barbelée.

Montagne ! Montagne ! S'écrit mon frère de la grande plage prisonnière.

Ahmed dormait sur un fusil-mitrailleur, des fleurs poussent le long de son corps et de la crosse en fer, une odeur se dégage que beaucoup ne reconnaissent plus depuis des années.

Ahmed Er-Rouchi dormait avec des yeux morts et l'œil du canon reste éveillé, le protégeant encore avant le départ vers l'ailleurs. Rythme incessant de l'hymne scintillant nos joies, nos peines retrouvées sur les toits, les huttes marines clament l'ouragan, faisant éclaté la blancheur du sable. Rythme incessant d'un rendez-vous durable, douleur dans les cœurs, je meurs enfin pour vous avant de boire à la mer d'Argile, que les aigles de l'au-delà m'emporte avec vous.

Frères, mes sœurs du pouvoir occulte qui gagnent mon corps, ma mort soulage les rivages de mon pays d'Avenir.

Il y avait un pêcheur de la mer qui ne pêchait que l'espoir entre ses mains. Il était le plus fort de la côte de Dankalie jusqu'à l'arrivée d'un pêcheur, d'une autre mer, qui ne pêchait que le désespoir d'entre ses mains. Mains habiles, mains d'acier, ne pouvaient se joindre, ni même se saluaient, les premières pacifiées les eaux troubles, les secondes, l'épée entre les doigts, semaient leur propre sang.

C'est le temps de la longue marche, terre de rosée au petit hiver, le Soleil entre les bras du ciel

priait pour une justice introuvable au-delà de l'azur absent.

C'était le temps de la longue marche, tant qu'il fait froid et que les cigales finiront par chanter.
Chants pour Nakfa.

Dans mon esprit coule des mots tranchant entre tes feux et nos joies, retrouvailles lointaines au-delà du désespoir que j'ai tué il y a des années, enterré dans les fosses d'or du corps allongé.

Dans mon corps coule des espoirs pour un lendemain lumineux et ivre de nos rencontres nocturnes. Dans le feu de nos mains, nous nous sommes unis à jamais.

La ronde des saisons nous entoure, le feu rien que le feu retentit en nous, minuscules aviateurs, ombres déchus, casques noirs, Ahmed fixe en vous le malheur de Madri Bahri, là où s'élève le Soleil.

Sur la voie du retour de Nakfa à Assab, Ahmed Er-Rouchi rencontre de jeunes gazelles, fusil-mitrailleur au dos, un sourire d'or entre les lèvres de corail, corail des corps, corail des bords brulant, de Nakfa à Assab.

Mots mutilés, regards dépourvus de lointains méandres. Mots écartelés, gestes innocents de voisins toujours à l'ombre du silence. Mots usés à l'ordre des causes dures, des feux d'injures, de cris des mots.

Aller sillonner les monts, les ruisseaux et les plages en pages, nature reconquise, terre des hommes au libre courage, des âges s'étalent dans les ruisseaux aux monts sillonnés, des allées clandestines aux fleurs de l'espoir noir, chant pour une unique victoire noire, solitude

des ambitions d'un pouvoir noir, réveil des mémoires amnésiques noire, je peux encore y croire. Elle tuera la solitude, elle révélera la ville secrète, elle brulera les neiges, elle n'attendra personnes, elle tuera la mort, elle fera revenir les hommes de l'histoire, la révolution.

REFUSEUR...

A chaque instant nous récupérons l'air d'un souffle lourd d'un acier fondus et d'un geste le sombre gris couvre les murs officiels d'un devenir devenant destin et la douleur s'arrache par les dents l'harmonie est interrompue.

A chaque instant notre poème s'accentue et le vers devient le chant et l'assonance qui transforme le temps d'aimer.

A chaque instant. Le temps dérange l'heure et le sentiment du délire devant une fleur fanée qui revivra au perpétuel cycle et les roches auront à ce dressé devant ce temps où l'application de la force humaine crachera minutieusement les instruments d'être un jour opposé au monde articulé.

A chaque instant le poème s'accentue dans ce vers qui devient le chant que l'assonance transporte le temps de vérité.

Pour la main qui cueille la rosée de ta sueur et celle qui protège nos armures d'un repos involontaire, je t'exalte toi qui brule pour mes mots au réveil du matin bleu, tu t'es habillé par le teint de sa ferveur.

Pour la main qui trompe le corps de sa chaleur,
celle qui enlace le gout de chaque jour, je t'exalte
malgré les filets de leur pourchasse au réveil
d'un dieu, genoux pliés, tu resteras mon chant
perpétuel.

Pour toi les mots simples deviennent foudre qui
déploient les voiles noirs d'un geste, le temps se
trouve repousser au sursaut d'un soleil rouge
levant. Tandis que NOUS exaltons la vie simple,
digne de notre corps aux plumes dures en faisant
résonnés la fatigue et la tristesse des autres, nos
pareils, en ailes douces, légères et amicales.

PRAXIS

Retour du soleil couchant à l'ombre de la
montagne rouge.

Nous avançons à pas éveillées pour que les
larmes cessent de couvrir nos plaines aux yeux
fugitifs, nous avançons la flamme du Soleil et
devient l'épopée à refaire sous un jour chaque
fois renouvelable.

Dessignons cette fois-ci sans crainte l'emblème.

(Nous avons une nostalgie à la brise des
quartiers fleurit d'Alger, le peuple ouvrier dehors
nous attendait à l'espoir d'un sillon creusant les
ténèbres.)

A la vie nous donnions des regards, à l'espoir
nous offrons notre sang, à renaitre encore une
fois, il fallait incarner l'action à l'amour pour un
sourire d'œillet, pour ta gloire nous levons haut
le chant, la bannière clandestine se dressera un
jour.

S'être arrêté au bon milieu de ce chemin
serait-il faire défaut à notre lenteur, les ennuis

de classe ne font pas la courte échelle, ils exterminent la voie de notre sueur.

Etre née sous un soleil ou au pied d'une halfa, peu importe la couleur des yeux, l'essentiel est d'être ce nouveau silence qui se détache du restant de leur système créant un printemps où Mai serait l'heure d'un syndicat déchainant les flots du fleuve.

Créant un automne où Octobre reste à refaire et notre petite lanterne assiège les palais saisonniers et les fours du soir.

Parler des sombres rues, des chemins qui descendent vers l'abîme de la douleur des rejetés de la cité des monts décapités et de la jeune larme à peine vue le jour étouffé par un boucher derrière son bureau.

Parler des lumières à travers les verres fumées des villas et palais en cristal, remontant des chemins jadis pauvres, parler enfin de ce qui n'est plus, de ce qui sera au lointain demain, de ce qui naîtra par le souffle du renouveau, la dignité de mon peuple de rues.

AUX PRISES...

De vos « rangers », les dockers d'Alger ont chantés notre hymne, de vos « casques-bleus », les étudiants ont mordues à la terre rouge, de vos « circulaires », les militants se sont levés dans vos boîtes à interrogatoire, de vos « promesses-menaces », la voix de notre clarté s'implantera quand même, de vos « censures », des fenêtres fermées de l'enclos verrouillé nos chants passeront à l'air libre dans vos poumons.

Meryem... celle qu'Al-Hadjdj décapita à son dix-septième printemps. Meryem... celle qui résista

aux morsures des draps de soie dévorée peu après par les maisons de rendez-vous.

Meryem... gracieuse qui fuyante les larges lits emporta son sang juvénile.

Celle qui ébranla les paisibles jardins, les panthères de piscines noire et milita pour des causes à refaire, celle de la Vierge au rire historique.

DEFI...

Vous ne nous enterrez pas, la terre s'endurcit à chaque coup de pelle, vous ne nous enterrez pas, vos mains tremblent au sirocco de nos corps, vous ne nous enterrez jamais, lorsque l'on a décidé de vous déterrez la mort.

Offrons nos mains au poing bien serré aux autres zoufris (8) durcies par le travail, appelons à le solidarité du genre, nous en sommes les premiers gestes de l'armée des œillets de l'Amour aux regards pacifiés, brisons les mains gantées en blanc, brisons les illusions d'un monde ancien, l'épi de blé murit encore.

I

Homme de chaque matin, de l'effort arraché et remit à sa majesté, homme aux poches vides que la rage empli, homme que nous croisons par un regard douloureux, tu es mon bas-peuple.

Homme de chaque soir, de la veillée silencieuse de ces calmes morbides, la baraque s'initie à la résistance.

Homme total, rejoint Nous à l'ombre de l'olivier.

II

Fait parvenir le message au cœur des cafés des compagnes, qu'ils entendent toute reproche, tout éclair, et qu'ils ne soient plus absent.

Faites compagnons que la tendre aérienne puisse embrasser chacun des visages fatigués et que les zoufria (9) mesurent au juste l'espoir.

Faites *ya rfagha* (10) que la nuit nous soit semences aux belles graines enracinées et que les arbres poussent aux grés des vents et orages.

IV

Fouille la vie entière, la douleur des hommes, le cri des enfants seuls dans la maison, les froides larmes de nos veuves et n'oublie pas que les fraîches cicatrices, nous font errés jusqu'à ton Mal, nous ferons saigner les routes de ton béton et bâtir la Voix du Peuple, verdure enchanteresse aux mille couleurs sur les collines et vallons jusqu'à l'aube toujours rouge.

VII

Ouvrier parmi vous je forge les vers, à devenir nos tridents victorieux, soldat parmi vous, je lève mon crosse à devenir détale d'œillet rouge, paysan parmi vous, j'amasse au libre vent les gerbes de blé à devenir le Soleil levant.

Homme du bout de mon jour, « Paix entre nous, guerre aux tyrans ! ».

ILLUSIONS PERDUES SONT FORCES NOUVELLES

Dans un délabrement machiavélique, les regards s'intensifient sur tous les coins de la ville endormie. 22h30. Le feu couvre les entrailles du

corps solidifié par la haine, le désespoir, la rengaine des sommations ne cesse de faire des victimes, innocentes, bien sûr, d'être timidement résignés à s'exiler dans une parcelle de cuisine, ou d'une pièce 4m sur4m. La stridence de la nuit macabre se fait entendre par le rugissement des diesels de Patrol teintées de larmes. Protégeant des âmes craintives, peureuses – certainement – puisque ne passe un soir, qu'un corps protecteur d'un camp ou d'un corps lyncheur de l'autre ne fasse la UNE d'un torchon matinal.

Lumière, s'il vous plait. Rien que la lumière pour ses deux heures qui nous sépare d'un nouveau chiffre du dateur séculaire. Interminable attente. Interminable distance des rayons joyeux d'un nouveau jour. Bruits. Rien que des bruits qui ne cessent de retentir au fin fond d'une accalmie artificielle.

Allumés les lumières ! Creusés des trous dans le noir ! C'est cette voix qu'ILS entendent, minuit passé. Les quelques poreuses fenêtres, se sont mises à s'éclairer les unes après les autres. Et dire qu'il a suffi d'une voix... d'une phrase. C'est déjà pas mal demander de la part des froussards de la dernière pluie.

« Qui est-ce ? », s'étale une jeune femme d'un lointain balcon de la Ménadia (11). « C'est un tueur, je le vois... », en s'enfonçant une autre dans sa cuisine d'asile. « C'est la police de toutes les polices », murmure un homme droit et juste, puisque c'est un hadj très pieu, très respecté dans la cité aux milles logements.

Rien n'est vrai de tout cela. LUI, le savait très bien, puisque la voix est familière. C'était juste

un vieux voisin, handicapé, disant un invalide de la guerre des bivouacs avec son ultime cauchemar du fin fond de ses trentaines d'années de destructions massives de tout ce qui est fertile, en cette parcelle de la Ville, avant d'être violé par le béton et le rond à python.

Un croissant brilla sur le clocher de la Sainte-Thérèse. Un chien aboie. Le maître lui répond, comme chaque soir : « Tais-toi, sale bête, tu déränge mon sommeil ». C'est le *fadjr*. Une voix bégaye du nom de tous les cieux, interpellant les éternels pratiques du mensonge. Personne ne répond à l'appel. Il faut fermer boutique.

ELLE rêve encore de celui qui la libérera du joug parental. ELLE a, aujourd'hui, vingt-six ans, et elle rêve toujours. Pour la décrire, il faut tout un arsenal de belles choses, tendres et admirables dans ce pays de chauve-souris et de vautours. A quatorze ans, le très masculin vent des montagnes, caresse sa *djeba*, pour dessiner en un mouvement l'allure de nobles traits de ce que sera la perpétuelle compagne d'Ahmed Er-Rouchi. Le vent le fait si bien, qu'elle se transforma subitement en un tableau au milieu de cet axxam (12) maudit.

De retour, ils marcheront bien droit, la cause illumine leur chant gris et noir au quotidien.

La Famille abdique déjà au grand jour, usant de tous les stratagèmes pour mieux agenouiller la masse de ses poignent desserrés.

A chacun sa doléance, la nôtre, que le peuple vivra, mercantiles regards, marchandises importées, armes, drogues et tissus afghans.

A chacun sa doléance, la nôtre, que le peuple vivra, ouvriers du port nous vous saluons mains tendues à la nôtre souillée, le rêve nous unis et combat la douleur après que les larmes ont trop longtemps cessés d'être l'échappatoire.

Nous, ce sont des lendemains qui chantent.

A chacun sa doléance, la nôtre, que le peuple vaincra.

Ouvriers dans les sables lointains, vos tendres mains sont tendues à notre exilé, l'oasis renait de l'oubli et vos corps font barrière au dès quinze.

A chacun sa doléance, la nôtre, que le peuple vaincra.

Ouvriers vos mains liées, se joignent à la nôtre interdit.

KULLA (1988)

De ceux des hommes agissant ans la nuée du monde

La vie en choisit le plus sérieux

Le plus fort à la tête domptée, celui qui brise les liens infernaux, celui qui annule les mots de leur gèle. Il est parmi la légende vécue de l'histoire.

Toutes les pensées sont passées à l'immobilité, reste d'elle des ailes suspendues parmi les vents, façonner par l'œuvre éclairée de la haute raison.

Au torrent de la seule valeur de l'unique foi de l'homme nouveau à la conscience nouvelle, la plus mobile des pensées est la plus vivante.

Eveille le soleil endormis en nous, et les vertiges
des cœurs en métamorphoses.

Les nuages noirs se dissipent au seul écho de
son nom.

Enver : double horizon rayonnant la présence
des masses.

Enver : éveille de son sourire le soleil de mille
orientes.

Se dressant devant nous comme un mat, le haut
de ce mat est une colombe.

Sous l'éclat de son ciel, la couleur est absente.

« L'horizon d'Enver est toujours renaissant », la
lumière y sonne l'heure de la vie, d'arracher tout
à l'univers par le geste, pouvoir lever le bras,
poigné bien uni et de construire l'aigle bicéphale,
les ailes déployées sur les hauteurs.

Enver dans les cœurs des hommes rebelles,
présence parmi leur présence en feuilles vertes,
plages nues que sépare la mer de son
indifférence.

Enver, rivages aux alentours de l'espoir.
Amoureux. Illyrie dans les cœurs des hommes
libres.

Enver que mes vers en sont amoureux.

Comment oublier ceux qui se perdent et
réapparaissent aux confins de notre mémoire.

Comment oublier, les mains de précautions et le
sourire aux foules le soir solitaire m'anime.

Mer calme et flamboyante ce lundi ton geste
ultime est de fondre ton liquide.

Comment oublier, ce seul arbre de la cour qui a
saisi la route ensoleillée.

Comment oublier, que nous venons de perdre
son geste, de son vivant il était l'existence.

Mots adoucis et miroitant ce lundi vos gestes
ultimes est de fondre vos roches en débris.

Comment oublier, Enver ton nom, jour et nuit
désormais que nous reste-t-il du sommeil qu'un
mot.

Comment oublier, Enver, la lanterne et les
drapeaux, l'aigle bicéphale les larmes aux yeux
viendra à eux aux repos.

Illyrie, peuple éternel et le Parti ce lundi, vos
gestes ultimes adhéreront aux nôtres. Le genre
humain restera Enver.

Lundi 15.04.1985

L'éternité pleur des larmes ensoleillées soyons ce
fleuve qu'on a volé ses eaux des fonds... soyons
ce désir qui se multiplie dans un labour de
poitrines.

L'éternité s'étale sur les grandes places en soir
lourd entre le thé à la menthe et des visages secs
qu'il faut transfuser par des gifles de mots
souillon et de désir qui se multiplie dans un
labour d'arrache-mains.

Après t'avoir farci d'assonances, je fouille tes
folies universelles.

Frappe dur et qu'il hurle le soleil.

La beauté s'offre en culte d'estomac.

Après t'avoir gravé de mélodies je me repose à tes
chaudes épaules en feuilles de cèdres rappelle-
moi ton image métaphore du lendemain
promets-moi mon délit d'être renouveau lutteur
sans merci et embrasseur des grandes chutes

d'émotions palpables. Je m'offre rien qu'à toi
entasse-moi très fort entre tes pages en k'fen(13).

KULLA

Le Nil s'éveille emportant avec lui les brumes du
Victoria victorieux

Notes :

1 – Réunion poétique et musicale chez les
Touaregs.

2 – Ville des amazighs Chaouïa d'Algérie.

3 – Noms de détenus du camp d'internement,
Bordj Omar Driss, du sud algérien entre 1985 et
1989.

4 – Les résidents du camps d'internement.

- 5 – Référence à un texte du poète turc Nazim Hikmet.
- 6 – Roi-guerrier berbère de Numidie. Firmus en latin.
- 7 – Le nom du plus ancien cimetière de la ville d'Annaba, à l'est de l'Algérie.
- 8 – Ouvriers, dans le parler algérien.
- 9 – L'ouvrière, dans le parler algérien.
- 10 – *Oh ! Camarades.*
- 11 – Quartier populaire de la ville d'Annaba, à l'est de l'Algérie.
- 12 – Le nom que l'on donne à la « maison » en kabyle.
- 13– linceul, en arabe dialectal.

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous

